

Nos artistes vus de l'étranger

Autor(en): **Hugelshofer, Walter**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): - **(1956)**

Heft 10

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-626793>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

jedesmal schier krank davon. Wie viele Maler und Bildhauer gibt es doch! Und wie wenig Künstler sind darunter. Hier liegt das Dilemma. Wie einfach und schön wäre es, wenn man es nur mit Künstlern zu tun hätte. Aber wie geistlos und blöde, wie unkünstlerisch waren oft diese Einsendungen, die man zu beurteilen hatte! Und klammerte sich die Jury schließlich in ihrer Verlegenheit an einen Entwurf, der nach etwas aussah, so beging sie erst recht ein Fehlurteil, indem der betreffende Mann gar nicht fähig war, zu realisieren, was er versprochen. Es war nicht von ungefähr, daß ich einmal in einem Vortrag die Anonymität der Einsender als ein Uebel anprangerte und die Unumstößlichkeit eines einmal gefällten Juryspruches als einen Blödsinn, einen alten Zopf bezeichnete. Ich erspare mir hier, auf Einzelheiten einzugehen. Nur so viel sei gesagt, daß diese Verantwortungen mir auf der Seele lasteten und besonders dazu angetan waren, mir mein Scheiden aus diesem Amte zu erleichtern.

Ich habe hier nun viel Negatives berichtet, was in diesen drei Jahren passiert ist. Es wäre ungerecht, nicht auch noch das Gute festzuhalten, denn auch solches kam vor und wirkte sich aus zum Vorteil des Einzelnen wie des Staates. Es ist nicht meine Sache, von diesen Dingen, die normalerweise die Regel sein sollten, hier lange zu reden. Es herrschte ein schöner, kameradschaftlicher Geist in unserer Kommission. Ich war allen Mitgliedern dankbar dafür. Der Leiter des Departementes, auch als er Bundespräsident war, gesellte sich etwa zu uns. Wir saßen im «Frohsinn», einer typischen bernischen Wirtschaft an der Keßlergasse. An Markttagen sitzen dicke Metzger dort in ihren hellen Schürzen und verzehren Kotelettes, die nach allen Seiten den Teller überborden und wahrhaftig dem Umfang dieser wohlgenährten Kunden angemessen sind.

Meine Zeit war um, ich reichte meine Demission ein. Ich hatte meine Pflicht getan und glaubte, ein Recht zu haben, für den Rest meiner Tage mir selber zu gehören. Ein großes Raten hub jetzt an über meine Nachfolgerschaft. Es müsse jemand sein, der etwas sei in den Augen der Kollegen — der auch den Ueberblick habe über das, was in der Schweiz geschähe und möglich sei. Jemand zudem, der einigermaßen die Landessprachen zumindest verstehe, wenn er sie auch nicht zu beherrschen braucht. Da war denn der eine zu alt, der andere zu jung, der dritte zu ungebildet, der vierte vielleicht politisch nicht stubenrein (zu letzterem Punkte bemerkte ich einmal, daß man im Vatikan toleranter sei als bei uns: dort würden auch die Kommunisten zu Konkurrenzen eingeladen. Die Sitzung wurde vertagt. Jeder sollte sich die Sache überlegen bis zum nächsten Mal. Der Zufall wollte es, daß ich am Tage vor der entscheidenden Berner Sitzung jemanden auf den Pariser Schnellzug in den Bahnhof Enge begleitete. Als der Zug einfuhr, ging ein Fenster herunter, und der Maler Hans Stocker erschien in seiner ganzen Breite. Jovial streckte er mir die Hand entgegen. «Ist es wahr», sagte er gleich, «du wollest zurücktreten von der Eidgenössischen Kommission. Wer wird denn dein Nachfolger?» «He, du zum Beispiel», sagte ich. Und er wurde es. Kein Mensch hatte zuvor an ihn gedacht. Aber ich wüßte heute noch keinen, der sich besser eignete für dieses Amt. Später fragte mich einmal ein prominenter Basler Kollege: «Mich nimmt nur wunder, welches Kamel den Stocker vorgeschlagen hat.» «Ich», war meine Antwort.

Nos artistes vus de l'étranger

par Walter Hugelshofer

Au cours des dernières années nous avons plusieurs fois constaté que la valeur des artistes suisses n'est pas mesurée à la même échelle chez nous et à l'étranger. Des peintres, considérés dans notre pays comme nos meilleurs, ne trouvèrent pas, à la Biennale de Venise, l'estime qu'on aurait pu attendre de la part d'un public international. Une exposition d'œuvres d'Hodler, organisée par la Fondation Pro Helvetia et donnant pour la première fois un choix de l'œuvre complet de maître, fut accueillie avec considération et sympathie. Mais son succès fut largement dépassé par celui des expositions Edvard Munch et Pablo Picasso que l'on vit peu après dans les mêmes villes. Au Musée d'art moderne à New York, qui déploya dans les années de l'après-guerre une vive activité, la Suisse n'était représentée que par Paul Klee, Adolf Dietrich et Alberto Giacometti. C'est la preuve que nous, Suisses et l'étranger, n'avons pas de nos artistes la même compréhension et que nos modes de vie sont différents.

Il est évident que nos conceptions ont divergé. Ce que nous considérons comme l'essentiel de notre expression artistique n'est actuellement guère admis à l'étranger. Celle que l'on désirerait voir à l'étranger se rencontre aussi chez nous, même à un degré assez prononcé; mais elle y est considérée comme une manifestation qui ne nous caractérise guère. L'art de Paul Klee vient de Munich, celui d'Alberto Giacometti de Paris, d'où une certaine résistance de notre part.

Il est facile de trouver des explications à cette situation quelque peu pénible. A deux reprises la guerre nous a merveilleusement épargnés tandis que nos voisins ont souffert physiquement et moralement. Nous avons conservé, en gros, une vue réaliste et optimiste du monde. Pour nous, pas de doute que le monde est beau, l'homme bon et que la vie a un sens. Mais chez les autres cette sécurité intérieure a été sérieusement ébranlée par de douloureuses expériences. Chez nous il n'y pas eu rupture dans le développement, mais bien chez les autres. Ils doutent, et à bon droit, du sens des choses. Notre conception du monde est autre. L'œuvre d'art est l'expression sensorielle des rapports de son auteur avec le monde; or chez nous elle diffère de celle d'ailleurs. Nous tenons fièrement et fermement à nos particularités nationales même si elles ne sont plus conformes à l'esprit de notre temps, tout comme nous tenons à nos dialectes et, politiquement, à notre neutralité, même si nous ne pouvons compter beaucoup sur une grande compréhension de la part du monde extérieur.

Nos sentiments et notre manière de voir n'ont guère changé mais bien ceux des autres. Nous voyons bien que nous ne marchons plus du même pas mais savons que ce n'est pas nous qui avons perdu le rythme. Au point de vue de la culture, nous nous en sommes tenus à la tradition et courons le risque de n'être plus compris. Car proportionnellement à la grande puissance de nos voisins nous sommes en si petite minorité que, pour cette raison déjà, nous ne saurions avoir raison. Nous avons en plus et tôt déjà contribué au développement considérable de la technique et par là de l'industrie si bien que nous croyons venir en tête de ce mouvement.

Le déchirement politique de l'Europe, dû à la guerre, a eu cet effet que les pays qui nous entourent, Italie, France, Allemagne, à la culture desquels nous partici-

pons activement et qui, depuis des millénaires furent les piliers du développement intellectuel de l'Europe, sont affaiblis. Ils sont devenus incapables de continuer à exercer leur rôle de conducteurs spirituels. De nouveaux pays qui jusqu'ici ne manifestèrent guère d'ambitions artistiques, entrent énergiquement en scène, au premier rang l'Angleterre, les Etats Unis d'Amérique et même l'Amérique du Sud. Avec l'assurance et la vitalité de la jeunesse, avec l'entrain vivace de leur ascendant, ils écartent les idées préconçues et l'échelle de valeurs d'un monde disparu. Peu de forces parviennent à tenir tête à cet élan sain, sans soucis et surtout primitif. Il n'y a tout d'abord pas de contre-poids suffisant, d'autant plus que l'Allemagne en est encore avec ardeur à la recherche du temps passé, en acceptant les manifestations artistiques qualifiées d'art décadent à l'époque du national-socialisme. C'est à Venise que l'on peut voir étalé le résultat de ce mouvement. Tous les deux ans, à la Biennale, est montré tout ce qui est nouveau, sous-estimé et pas encore vu. Tout cela est présenté comme à une foire, sans effort sérieux de mise en valeur et sans discernement. Le jugement est laissé à un public avide de sensations. Les prix y sont distribués et les listes de rang publiées comme autrefois au Salon de Paris. Et, comme dans le domaine sportif, des succès artistiques sont appelés à hausser le prestige national.

En participant à ce mouvement — et nous ne pouvons guère nous en dispenser — nous devons nous rendre compte de ce que nous faisons et mesurer le plus ou moins d'importance attribué au succès ou à l'insuccès. Essayons de nous rendre compte de la position de l'art dans l'ensemble de la vie et de la situation de l'art suisse devant un forum mondial. Il faut garder les proportions. Récemment encore nous étions habitués à penser et à voir au point de vue local. Le Bâlois, le Genevois, le Bernois, le Zurichois n'arrivait guère à voir au delà des murailles de sa ville, à ses yeux la plus belle et la meilleure. Ce n'est en réalité que depuis Hodler que nous avons débattu dans de plus larges sphères les questions artistiques. Et à peine la phase de la compréhension régionale de l'art et des artistes digérée et la notion du domaine national née, que l'art suisse devrait être connu mondialement et partout accueilli avec joie! Comme si tout ce qui croît et se développe n'était pas étroitement lié à l'emplacement, au sol, au temps et aux circonstances et n'en tire pas, précisément, sa force, son caractère et son champ d'influence! Comme si la Suisse était, au point de vue des beaux-arts, un pays privilégié, riche et magnifique et que nos qualités nationales ne se déployaient pas bien plutôt dans d'autres domaines! Combien parmi nos visiteurs étrangers sont attirés par notre art? Reconnaissons-le franchement et sans orgueil national: ni Hodler ni Vallotton, ni Spitteler ni Ramuz et moins encore Jeremias Gotthelf dont la valeur est pourtant reconnue, n'ont été adoptés par l'étranger, proche ou lointain, comme leur rang l'eût requis. En tous cas pas comme l'ont été des artistes indubitablement moindres mais venant de contrées plus favorisées. Seuls font exception Gottfried Keller et Böcklin, qui ont intensément pénétré dans la vie spirituelle de l'Allemagne. Il y a sans doute en nous quelque chose de mal équarri, de raboteux, d'indigeste qui n'est pas facilement assimilable. Nous nous exprimons en dialecte suisse-allemand ou en patois romand, compris seulement chez nous; nous ne nous attendons pas non plus à autre chose.

Le résultat? La réponse est aisée. A quoi sert-il à un individu aux yeux noirs d'en souhaiter de bleus? Nous

sommes tels que nous sommes. Que nous-mêmes et les autres en prennent leur parti. Peignons-nous pour la Biennale? L'artiste travaille-t-il pour être exposé? Exécute-t-il des œuvres telles qu'on les attend de lui («on» étant un personnage bien indéfinissable)? Ne travaille-t-il pas plutôt comme son «moi» l'exige, sans s'inquiéter si ce qu'il crée est particulièrement moderne, agréable et universel ou non; il ne saurait faire autrement car l'artiste est un homme auquel une tâche a été donnée à remplir et qui se sent obligé à s'exprimer. Et ceux qui l'entourent comprennent qu'il le fait — pour eux et par eux. Si l'œuvre qu'il a été chargé d'exécuter trouve l'approbation de larges cercles, tant mieux, il s'en réjouira et nous avec lui. Mais il n'est pas possible qu'il songe à eux en la créant.

Ayons les yeux noirs s'ils nous ont été donnés ainsi à notre naissance! Nous ne voulons pas nous retirer sous notre tente (ce que nous ne pourrions du reste pas étant donné la situation spirituelle et géographique de la Suisse). Le vent vient de divers côtés sur notre pays et dans nos esprits. Nous voulons avoir part et prendre part au monde et à ses changements, mais en restant ce que nous sommes. Si nous tournons casaque au gré du vent, nous ne sommes plus rien. (Version française par A. D.)

Abschiedsworte an Willy Wenk

Verehrte Trauergemeinde, liebe Frau Wenk, liebe Angehörige und Freunde. Im Namen der Gesellschaft schweizerischer Maler, Bildhauer und Architekten, Sektion Basel, spreche ich Ihnen unser tiefgefühltes Beileid aus.

Das Buch «Der Maler Willy Wenk» von Arnold Weber und Peter Mieg, zeigt uns auf dem Titelblatt einen seiner bekannten Holzschnitte. Ein Bergbauer ruht mit einem Fuder Heu beladen auf einem großen Stein aus. Der Ausdruck dieses Bauern im ganzen Körper und vor allem in den Gesichtszügen strahlt etwas vom Wesen aus, wie wir es an Willy Wenk gewohnt waren.

Eine überlegene Gelassenheit allem Kleinlichen gegenüber, ein ursprünglicher Humor und eine Herzenswärme, die uns immer so überaus sympathisch an ihm erschienen.

Sein rasches Reagieren, sein Aufleuchten in den Augen, wenn es darum ging ein neues Theaterstück für unser Fest zu bauen und durchzuführen, waren für uns Gewißheit, daß es gelingen wird und daß wir wieder wunderbar beschenkt würden.

Und jetzt erst, erst jetzt werden wir, alle seine Kollegen und Freunde erfahren, wen wir mit Willy Wenk verloren haben. Das Bewußtsein, daß er nun nicht mehr unter den Lebenden ist, und er nie mehr im vielfältigen Mosaik des Basler Kunstlebens mitwirken kann — erfüllt uns mit tiefer Trauer.

Ich habe in seinem Buch, welches zu seinem sechzigsten Geburtstag herauskam, geblättert und Bild für Bild wieder angeschaut. Die großartige Berglandschaft vom Rheintal, das stimmungsvolle Dorfbild von Degerfelden, den Tüllingerhügel, die St. Chrischona, den Rheinhafen, die Erlebnisse aus Dalmatien und Südfrankreich und dann all die Stimmungen vom Frühling bis in den Winter von Riehen und Bettingen.

Diese Bilder werden uns mit einmal wieder lebendig. Sie geben Zeugnis von einem warmblütigen Malerleben und